



Des configurations urbaines à la circulation des langues... ou... les langues peuvent-elles dire la ville ?

Claudine Moïse

► To cite this version:

Claudine Moïse. Des configurations urbaines à la circulation des langues... ou... les langues peuvent-elles dire la ville ?. Thierry Bulot; Leila Messaoudi. Sociolinguistique urbaine. Frontières et territoires, Éditions Modulaires Européennes, pp.53-80, 2003, 978-2-9303-4232-0. hal-02508840

HAL Id: hal-02508840

<https://hal.science/hal-02508840>

Submitted on 16 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des configurations urbaines à la circulation des langues... ou... les langues peuvent-elles dire la ville ?¹

Claudine Moïse
Université d'Avignon

Définir la sociolinguistique face à la sociologie du langage, définir une sociolinguistique urbaine... À l'heure actuelle, les réflexions, en France ou ailleurs, vont bon train (Calvet, L.-J., 1999, 2000, 2002, Chambers, J., 1994, Gasquet-Cyrus, M., 2002, Heller, M., 2002, Williams, G., 1992, entre autres), tant notre champ disciplinaire (je parle donc de *sociolinguistique*) a été porté par des enjeux d'écoles, des personnalités, des traditions scientifiques et des mouvements sociaux différents selon les pays. Et la sociolinguistique de celle que l'on voudrait urbaine s'ancre indéniablement dans les représentations que l'on se fait, justement, de la sociolinguistique. Il y aurait – il y a – donc plusieurs sociolinguistiques urbaines comme il y a plusieurs sociolinguistiques. Et certaines sociolinguistiques urbaines m'intéressent plus que d'autres, parce qu'il ne s'agit pas de faire simplement de la sociolinguistique dans la ville pour penser appréhender une quelconque urbanité.

La plupart des travaux en France qui se disent explicitement d'une sociolinguistique urbaine portent sur la description de la variation en langue (Moïse, C., 2002). En ce sens, ces études s'inscrivent dans une sociolinguistique, je dirai, traditionnelle de la variation, où les variables sociales servent à mesurer la variabilité linguistique. La ville sert alors de lieu d'enquête, elle n'est pas prise pour ce qu'elle peut induire dans les variations mêmes, elle se fait cadre d'exploration ; et cette sociolinguistique urbaine est d'abord sociolinguistique (pour un questionnement de ce sujet, voir Calvet, L.-J., 2002, et Gasquet-Cyrus, M., 2002). Le danger est alors de prendre la ville, ou un quartier de ville, comme terrain d'enquête, de le circonscrire dans ses caractéristiques géographiques, sociales ou économiques. Aujourd'hui, les analyses de la variation en ville porte essentiellement sur ce que l'on nomme de façon générique et maladroite “ parlers des banlieues ”. Ces travaux, avec toute leur qualité, s'apparentent aux études menées sur la variation, elles vont du français “ ordinaire ”, aux français “ périphériques ” de la francophonie et constituent un des champs les plus exploités actuellement (pour un aspect détaillé de la question, voir Trimaille, C., 2002).

Il y a donc cette sociolinguistique variationniste qui marque encore la sociolinguistique qui serait urbaine, celle-là même d'ailleurs qui s'est en son temps emparée de l'étiquette “ sociolinguistique ” (Chambers, J., 1994). Elle s'intéresse à la société pour ce qu'elle nous dit sur la langue, elle prend les différences sociales à travers des catégories préétablies, essentialistes (sexe, âge, origine, catégorie socio-professionnelle) dans une forme de réduction nécessaire, maniable et pratique, et s'en sert pour lire les variations en langue. La sociolinguistique française, marquée par l'histoire de la discipline et donc par la linguistique structuraliste, s'est longtemps, par frilosité aussi, limitée à cette dimension descriptive de la sociolinguistique. Mais il y a une autre approche de la sociolinguistique et donc de la sociolinguistique urbaine, qui prend des chemins de traverse. Celle qui dit la société à travers l'étude de la langue, des langues et des discours, celle qui dira donc la ville aussi. Serait-ce une sociologie du langage, terminologie très (trop) associée à J. Fishman dès les années 60, critiquée aujourd'hui d'ailleurs (Williams, G., 1992) ou une anthropologie linguistique ? Mais cette autre sociolinguistique englobe alors un champ vaste, plus significative dans le monde anglo-saxon (Mesthrie, R., 2001), allant de l'analyse des discours en œuvre dans la société à l'analyse des interactions notamment, voire à une nouvelle façon d'aborder la variation comme ressource en contexte de la part des locuteurs (Gadet, F., 2000). Ainsi, la ville ne pourra non s'appréhender comme un objet de savoir donné mais dans sa multiplicité et ses changements, les langues participant de sa mouvance. Là est sans doute, pour moi, le centre d'une sociolinguistique urbaine, là est sa difficulté

¹ Je voudrais remercier Jean-François Augoyard et Monica Heller pour nos conversations sur le

à exister, à se construire aussi. Faire de la sociolinguistique urbaine, ce serait vraiment tenter de saisir, à travers les langues, et plus précisément à travers l'émergence de nouveaux systèmes linguistiques et de nouveaux contacts, les modes d'organisations sociales spécifiques à la ville. Il faut partir de la ville, en comprendre les constructions matérielles et sociales, mais il faut aussi comprendre la force et le rôle des langues dans la définition des villes, voire leurs changements sociaux. C'est en ce sens que je voudrais aller tout en me laissant porter par les sciences sociales qui font déjà de la ville leur terrain privilégié d'analyse, sociologie urbaine bien sûr mais aussi géographie et urbanisme.

La ville peut se concevoir comme formes de lieux ou d'espaces matériels identifiés ou comme produit social émanant des habitants ou des professionnels de la ville, urbanistes, architectes, agents politiques, chacun œuvrant à la transformation de la cité. Certes, le milieu urbain se modifie sous l'effet des actions humaines, mais il en détermine aussi les conditions de mise en œuvre. C'est donc un facteur actif qui pèse sur le cours des phénomènes sociaux. Il me faudra donc suivre ces deux façons de concevoir la ville, et voir ce que la sociolinguistique pourrait apporter à l'appréhension de l'espace urbain, espace physique et espace social. Que peut dire la sociolinguistique sur la ville ? Que peut-elle donner à comprendre de la ville et des processus sociaux ?

1. Du lieu à l'espace : la ville mise en discours

Il est donc une distinction essentielle, voire méthodologique à faire quand on travaille sur la ville, et pour savoir d'où on parle. De lieux ou d'espaces ? Du lieu comme *éléments distribués dans des rapports de coexistence* et qui *implique une indication de stabilité*. En revanche, *l'espace est un croisement de mobiles. Il est en quelque sorte animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient. [...] En somme, l'espace est un lieu pratiqué. Ainsi la rue géométriquement définie par un urbanisme est transformée en espace par des marcheurs* (De Certeau, M., 1980/1991 : 173). Finalement, le lieu serait de l'ordre de l'immuable, de l'être là, repères visuels, lieux commémoratifs, monuments, magasins. L'espace serait façonné par les actions, les mouvements, les visions des habitants ou des passants. La ville serait donc dans un premier temps une somme de lieux et d'espaces. Pour Thierry Bulot (2002), l'espace serait davantage une combinaison de lieux, à valeur physiques et sociales, l'ensemble construisant la spatialité. Dit autrement encore, l'espace serait *l'aire matérielle, symbolique qui inscrit l'ensemble des attitudes et des comportements dans une cohérence globale* et les lieux, *unités de rang inférieur, repères également matériels ou symboliques concourent à la sémiotisation sociale de l'aire géographique citadine. [...] Ils sont inscrits dans un système autonome qui rend compte de l'organisation socio-spatiale de l'espace considéré. Les deux niveaux forment la spatialité*. (Bulot, T., 2002 : 91). Dire alors que l'espace est une somme de lieux mis en mouvement.

1.1. La ville posée

Et c'est par la langue que ces lieux et espaces se mettent en discours, se donnent à exister. Sans doute, mais sur des modes, des empreintes liés aussi et d'abord aux descriptions données par d'autres. Une des façons de dire la ville, c'est tenter d'en faire la description physique, d'en dire les contours telle qu'elle serait vue dans sa globalité et ses configurations physiques, telle celle des géographes, des urbanistes et des architectes, celle posée et donnée, dans une visée objective et objectivante, villes des lieux, d'une somme de lieux. Avec la poésie qui est la sienne, Michel de Certeau (1980/1990 : 139-142), dit New-York, photographiée d'en haut, d'un œil tout puissant qui donnerait à voir la "ville-panorama", ville de l'urbaniste ou du cartographe, des ensembles délimités, tracés, dessinés. La géographie urbaine, avant d'être culturelle, a dessiné les cartes de la ville, en a décrit les aspects délimitatifs, les figures géométriques, en précisant les repères absolus, les points cardinaux (Mondada, L., 2000 : 212). La façon de construire ces descriptions rend compte à travers le discours même d'une vision de la ville, qu'elle soit perçue dans son aspect "paysager", "panoramique", à travers l'œil d'une personne en mouvement, ou plus traditionnellement topographique. Ces descriptions ne sont pas encore sociales, elles sont avant tout physiques et matérielles. Ces discours donnent une image, une représentation de l'espace urbain, ils peuvent parfois le figer dans son immuabilité, par exemple un centre ville historique protégé sera dessiné par un parcours touristique obligé. Les cartes et schémas géographiques existent, prennent corps et explications à travers les

mots. Cette mise en discours participe de la construction spatiale de la ville, dans une forme d'objectivité matérielle, guides touristiques par exemple, qu'ils soient "paysagers" ou "topographiques".

Les lieux ont donc une fonction sociolinguistique essentielle dans le description de la ville, ils en disent les contours. La toponymie fonctionne en langue, la mise en discours des lieux renvoie à une *proto-nymie* (Bulot 2002 : 98), que la sociolinguistique doit interroger voire typologiser (Bulot, 2002). Dire l'espace urbain et plus précisément les lieux, c'est émettre l'hypothèse que la représentation de l'espace urbain est liée à une représentation sociolinguistique, à une configuration singulière des langues dans la ville (cf. *infra*, les langues territorialisées).

1.2. La ville racontée

Les lieux sont sans cesse mis en discours, à travers justement les descriptions qui en sont faits, guides touristiques, topographiques ou paysagers par exemple, comme on vient de le dire. Elle peut aussi créer des imaginaires, une sémiotique urbaine. Il est donc un lien direct, essentiel de co-construction entre la représentation de l'espace géographique et la mise en mots. *La mise en mots de l'espace procède l'identification des lieux qui sont la forme sensible et évaluable de l'organisation socio-spatiale* (Bulot, T., 2002 : 92). Et ces mises en mots échappent à l'objectivité, à travers des expériences mentales singulières, les récits de voyage ou simplement la description des villes par les habitants.

Ainsi, à l'instar des descriptions géographiques et, par la suite sociales des villes (partie 2), sur le mode visuel des cartes et schémas notamment, on voit comment les langues jouent leur rôle, disent la ville aussi, en modifiant peut-être les contours, dans une narration possible, qu'elle soit mise en récit, jeu d'une sémiotique poétique ou d'un cheminement, et au-delà de la narration, que la ville soit dite par la mise en territoires des langues. La sociolinguistique urbaine a donc tout à dire et à faire sur la description des espaces et des lieux. Ce sont tous ces discours qui se mêlent et s'entremêlent qui disent la ville, la décrivent, la changent dans une subjectivité à chaque fois réappropriée. La langue étant à considérer comme objet social à part entière. La ville serait alors, à juste titre et avant tout, *espace discursif* (Bulot, T., 2002 : 95), description énonciative où se joueraient et se déjoueraient ces représentations multiples.

Représentations façonnées par différents mouvements, celles faiseurs de ville, celles des habitants ou des promeneurs voyageurs, les unes alimentant les autres dans une incontournable polyphonie. Il est donc des faiseurs de discours sur la ville, discours de ceux qui la construisent, la modèlent, la transforment ; celle des professionnels de l'espace public et urbain, des *agents* (Grafmeyer, Y., 1995 : 97) qui visent une planification urbaine mais qui à la fois imposent une vision de l'espace mais qui ne peuvent échapper aux imaginaires des habitants. Il y a, en ce sens, une analyse propre de ces discours produits par la façon de raconter la ville, par les discours des urbanistes ou des architectes. Leurs discours, très médiatisés et repris de la ville, passent au filtre des récits imaginaires. La sociolinguistique trouve un champ polyphonique à exploiter qui dirait encore une fois la ville. Qu'il s'agisse alors de *regards*, de *visions d'architecture*, de *traces et mémoires*, de *réminiscences*, la ville est prise par la langue, façonnée, modelée par celui qui la dit, qui la voit, donnée en textes ou en documentaires (Coutinot, A et Leprette V, 1998). Par un regard résolument subjectif, la ville est décrite par un *petit guide irraisonné* (Izzo, J.-C, 1998 : 41), loin des parcours entendus, il est parcouru de l'œil du voyageur, du arpenteur de la ville, il en dit les émotions, les sensations, *la lumière et le vent* à Marseille ... Ces types de récit font certes d'un lieu, Marseille par exemple, un espace propre inventé, singulier, transfiguré où les lieux décrits s'extirpent de leur figement, pour se dire dans une unicité dans la voix de celui qui va et raconte. Ce type de récit a été largement analysé (Mondada, L., 2001) et dit une façon d'être de la ville, hors représentation sociale pour la plupart du temps. Mais, et là l'intérêt aussi, s'ils sont construits dans leur unicité, ils alimentent, bien évidemment, une vision sur la ville repris aussi par ceux qui imposent la ville. Dans des discours en écho.

1.3. La ville révélée

Il faut concevoir ces récits non plus seulement comme organisateurs de ville, dans une fonction descriptive et urbanistique, mais aussi comme producteurs de sens pour celui qui raconte, éléments forts d'évocation. Les passants vont faire des espaces, des lieux et des noms de la ville, leur propre monde, paysage à rêver et à faire vivre. De cette façon, les *noyaux symbolisateurs* auraient trois fonctionnements distincts (De Certeau, M., 1980/1991 : 158). Il y aurait *le croyable, le mémorable et le primitif*. Il désignent ce qui "autorise" (ou rend possibles ou croyables) les appropriations spatiales, ce qui s'y répète (ou s'y rappelle) d'une mémoire silencieuse et repliée, et ce qui s'y trouve structuré et ne cesse d'être signifié. Ces trois dispositifs symboliques organisent les topoi sur/de la ville (la légende, le souvenir et le rêve) d'une manière qui échappe à la systématisme urbanistique. Ainsi dès que la ville est désignée, elle est investie d'histoires, elle se voit dite hors d'une simple fonction utilitaire ou fonctionnelle. Le nom propre joue là par son articulation au sens, une fonction centrale. Ils rendent habitable ou croyable le lieu qu'ils vêtent d'un mot (en s'évidant de leur pouvoir classificateur, ils acquièrent celui de "permettre" autre chose) ; ils rappellent ou évoquent les fantômes qui bougent encore, tapis dans les gestes et les corps en marche (De Certeau, M., 1980/1991 : 159). De cette façon la ville doit être lu comme un paysage, elle est signes, sémiologie qui se donne à découvrir (Lamizet, B., 2002). Allons alors du côté de la sociologie urbaine... pour voir comme les lieux sont investies par la langue, par un imaginaire, au même titre qu'ils le sont par la mémoire ou la création artistique. Voyons comment la façon d'imaginer un espace ou un lieu (et par la mise en mots aussi) les modifie. Les lieux culturels en ville, les friches par exemple, ou les actions artistiques menées dans les quartiers ont des effets à la fois sur l'environnement urbain et sur les habitants : valorisation, visibilité, réappropriation. L'espace public parce qu'il ne sera pas conçu lors des manifestations comme décor mais participant d'une représentation, laissera toujours une trace, une empreinte dans les yeux des habitants. Les spectacles de rue par exemple auront un effet de révélateur, façon de redonner à voir des lieux laissés dans l'inaperçu (Augoyard, J.-F., 2000).

1.3. La ville cheminée

Mais la ville se dit aussi à travers ceux qui la vivent, la traversent, la cheminent. Cette ville d'en bas, c'est celle des marcheurs, de leurs pas, *façonnages d'espace* et traces vouées à l'oubli (De Certeau, M., 1980/1990 : 141/147). La ville se fait aussi par ceux qui y circulent, elle est toujours en dissidence, subversive et échappe alors aux contrôles planifiés ; elle passe par les *rhétoriques cheminatoires* (Augoyard, J.-F., 1979) qui mettent en lien une rhétorique langagière avec des figures du cheminement. Tout comme les tropes rhétoriques viendraient déranger les visées des grammairiens, les expressions du cheminement seraient des écarts par rapport au figé, à la norme des urbanistes. Mais nous sommes là dans la métaphore même si l'on peut (Augoyard, J.-F., 1979) déceler des formes typiques du cheminement urbain, l'asyndète et la synecdoque ; le récit des chemins parcourus ne s'attarde pas sur les liens entre les lieux, au contraire, il passe sans prévenir d'un élément à un autre, forme d'asyndète ; le récit aussi donne des détails, des éléments d'un tout pour décrire un espace global, forme de synecdoque. Le lieu se dit alors dans un discours troué, fait d'ellipses, de précisions, de juxtapositions, éloigné de la prise globalisante et systématique de la cartographie.

J'aime la notion d'itinéraire, de circulation, de déambulation, de mobilité dans la ville. La sociologie urbaine en a fait un de ces outils pour mieux comprendre les rencontres, les croisements possibles des habitants, rencontres induites par la ville. Quels sont les chemins parcourus pour se rendre au travail ? Quel rôle de "désenclavement" peut jouer un tramway ou un métro ? Quel est le poids des chemins piétonniers dans une ville nouvelle, leur valeur subjective d'appropriation, contre toute attente (Saint-Pierre, C., 2000) ?

D'un point de vue linguistique, ce champ a été largement investi. La ville ne se dit pas simplement à travers des catégories linguistiques identifiées (toponymes notamment), elle se pense aussi, comme on l'a dit, à travers le récit en train de se construire, à travers la parole, ses hésitations, ses ratages, ses manquements, et plus précisément à travers la description d'itinéraire. D'un côté, l'activité du marcheur dans la ville en train de dire la ville est métaphore de l'acte de parole : comme si la déambulation, dans les choix pour aller d'un point à un autre, était sur le mode énonciatif, fait de

ruptures, de ratages, d'hésitations, de reprises, d'évitement, de raccourcis. de parties signifiantes d'un tout (tel monument évoquera une place par exemple) (De Certeau, 1980/1990 : 148). Mais d'un autre côté, l'énonciation même (ou les théories de l'énonciation) s'est élaborée avec la notion d'espace. Les sciences du langage ont largement montré combien les catégories linguistiques permettent de structurer l'espace et donc la pensée (Mondada, L., 2000 : 60). Cette "deixis spatiale" (Barberis, J.-M., 1987) est à la fois structuration du discours et perception même de l'espace. Elle est contrainte par l'environnement physique et par les opérations cognitives en œuvre. Les marques spatiales en discours (Klein, W. 1994), déictiques, prépositions, adverbess locatifs, sont donc au centre d'une part des descriptions d'itinéraires, dans leur délimitation, leur point de vue et d'autre part de la place occupée par le locuteur dans l'espace (le je-ici-maintenant de l'énonciation). Ainsi se dessinent les cartes mentales. Celles qui disent les descriptions des lieux, devenant espaces. Des études ont été menées en ce sens en linguistique, descriptions d'itinéraires mais aussi d'appartements (Mondada, L., 2000). Il y a la "carte" et le "parcours", la carte qui décrit les éléments du lieu et le parcours qui dit les trajectoires pour arriver à un lieu. La description se construit plus souvent par le parcours ("vous tournez à droite puis à gauche") que par la carte posée ("il y a là un bâtiment à cet endroit"), pratique, d'un "faire", d'un mouvement plutôt que d'un "voir", d'un tableau.

1.4. La ville territorialisée

On vient de le voir, la ville se dit, se décrit par la langue. Le lien semble là donc. La langue peut dire les lieux ou les espaces, on peut parler sur la ville, dans une réalité subjective pour l'objectiver – autant que récits, cartes mentales, descriptions d'itinéraire peuvent le faire. La langue sert pour dire la ville, la re-construire. Nous avons donc la mise en discours d'un objet, qui le fait exister, qui le donne à voir dans ses différentes voix. Champ de la sociolinguistique, à la fois banalement et originalement, parce qu'il est espace et que l'espace est élément structurant de la pensée et de la langue qui à leur tour le structure. Le lien est évident et nécessaire, immanquable quand la réalité est de la mise en discours.

Il ne s'agit plus ici de voir la langue seulement comme outil, comme système ou comme manière de dire, mais aussi comme élément configuratif et configurant de la ville. Non plus la langue mais les langues et leurs variétés en émergence, à identifier dans la ville. Qu'ont à dire les langues sur la ville ? En quoi disent-elles des lieux ou des espaces ? En quoi participent-elles de sa description ? Que disent les langues, leurs dispositions, leurs territorialisations sur la ville, sur son paysage ? Comment les langues organisent-elles une représentation de la ville ? L'école de Chicago a posé la notion de *territorialité* comme allant de pair avec les activités humaines : les comportements sociaux sont à mettre en lien avec l'espace dans lequel ils prennent corps. Si encore un fois, on considère les langues comme activité sociale, les langues aussi prennent corps dans l'espace pour le dire. Il y a les frontières naturelles qui font les répartitions de la ville, les grands axes, les places, les ponts, il y a les façons de tracer l'espace par les itinéraires, il y donc des frontières, et des frontières en langues aussi. Dire l'espace par les langues, c'est dire la délimitation des usages et des variations, les images et les représentations langagières, et donc des rapports sociaux induits. C'est le joli travail, sur l'*organisation territoriale des espaces urbains* mené par Thierry Bulot (1997) sur la représentation de la ville de Rouen, ville partagée par la Seine, rive droite siège de la norme prestigieuse et rive gauche, lieu de marginalisation linguistique, stigmatisée. Les comportements linguistiques structurent ces représentations et dessinent une ville par ses pratiques langagières, qui renforcent ou induisent la différenciation identitaire, marque d'inclusion et d'exclusion, à mettre en lien avec ces notions si significatives de la sociologie urbaine, celles de *mosaïque* et de *centralité*. Finalement, parler de territorialisation des langues, c'est montrer comment les langues structurent des lieux, les identifient socialement, et les donnent aussi en représentation par les discours épilinguistiques. En ce sens, il s'agit aussi de déterminer les nouveaux territoires des langues dans la ville, façonnés, remodelés par les déplacements de population, les migrations (Pooley, T., 2001), par des nouvelles pratiques militantes des langues régionales comme le provençal à Marseille (Gasquet-Cyrus, M., 2001).

2. La ville produite

Depuis l'école de Chicago (Grafmeyer, Y. et Joseph I, 1979/1990), l'observation de la ville est l'observation du changement urbain lié aux processus sociaux en cours. La ville sera représentée alors comme une véritable mosaïque rendant compte des différentes forces sociales à l'œuvre. Dans cette visée de description sociale de la ville et au-delà de la dimension physique, la sociologie urbaine a mis en schémas l'espace urbain à partir de délimitations sociales et lui a donné force de configuration : il y a le schéma concentrique, qui distribue les citadins du centre aux périphéries selon leur appartenance sociale, il y a le schéma sectoriel, qui trace des lignes de répartition de la population selon certains axes, Sud Nord par exemple, et reste le schéma modulaire, qui se dessine à partir des groupes de population parfois sous forme d'enclaves. La ville existe donc à travers ses mouvements, ses contacts de population, de culture, elle se dit à travers les frottements.

2.1. De la mobilité ou la ville comme produit social

Depuis l'école de Chicago, la ville est à concevoir également comme produit de l'action sociale, des habitants qui la transforme, lui donne fonction et sens. Ainsi, une grande partie de la sociologie urbaine mène des projets en ce sens, en considérant la ville comme résultat de processus sociaux en cours, croisements entre les populations et leurs activités. Comment se modifie un quartier – valorisation ou dévalorisation – ? La ville se transforme, se donne à voir dans sa complexité à partir des changements. Ces changements qui rendent compte de *processus*, mobilisés par les habitants. On peut donc considérer la mobilité, au-delà des déplacements que nous avons évoqués plus haut, comme les changements sociaux qui modifient la ville. Ces mobilités sont intrinsèques à la ville. Qu'il s'agisse de mobilités résidentielles, d'histoires de vie, de mobilités sociales et professionnelles. Ainsi, la ville et les quartiers vont se dessiner en fonction des habitants. Pourquoi telle catégorie de population se regroupera dans tel quartier ? Quels sont les facteurs de changements dans la ville ? En ce sens, la répartition urbaine donnera à voir aussi des inégalités sociales et donc des frontières urbaines particulières, allant jusqu'à créer exclusion et rejet. Or, la mobilité spatiale (changer de lieu d'habitation), si elle modifie les configurations de la ville, modifie aussi la représentation sociale de soi, joue sur les *mutations des identités personnelles et collectives* (Julliard, C., 1995 : 71), et influe sur les pratiques langagières.

La ville se dit donc par les habitants et par leur propre mobilité, leur trajectoire. Intéressant aussi est de suivre les mobilités dans une approche non pas transversale mais longitudinale. Pour suivre au cours du temps la succession d'états et d'événements qui affectent chacun des membres d'une population visée. Nous en revenons alors aux histoires de vie, au sens que les personnes elles-mêmes accordent aux expériences qu'elles ont connues et au déroulement de leur propre existence. Pour signaler des communautés de destin. Ainsi, les mobilités, ou au contraire, les immobilités résidentielles ne prennent tout leur sens que par rapport à une trajectoire de vie qui engage de façon plus large les différentes dimensions de l'existence. Ce sont les temps forts des êtres sociaux qui peuvent dire aussi le destin des langues. À ma connaissance de telles études sociolinguistiques viennent à manquer.

La mobilité spatiale est donc au cœur de la sociologie urbaine, de l'urbanisation. D'un point de vue langagier, outre qu'elle est dite en discours (et donc via des récits aussi), elle est engagée par les langues elles-mêmes dans leur circulation, ce qui va nous intéresser ici.

2.2. La ville comme produit des langues

La mobilité est au centre des questions langagières, comme le montre le colloque de sociolinguistique organisé en mars 2003 à Lyon, *Pratiques et représentations des contacts de langues dans des contextes de mobilité*. Si la ville joue un rôle sur les langues, sur leur émergence, leurs représentations, il faut voir aussi comment l'usage des langues peut modifier l'espace urbain. De l'effet de la ville sur les langues à l'effet des langues sur la ville... La ville est à prendre dans sa dimension multiculturelle et donc plurilingue. Les études francophones les plus poussées dans ce domaine portent sur le terrain africain et la forte urbanisation des langues dans des contextes de contacts multiples (Calvet, L.-J., 1994). Il faut évidemment signaler les objectifs de travail mené par le Centre d'études et de recherches

en planification linguistique fondé en 1983 par Louis-Jean Calvet. Dans des situations de plurilinguisme, il s'agit de se fixer des objectifs d'analyse : repérer l'émergence d'une langue à usage interethnique, observer les aspects nouveaux de la diversité linguistique, analyser les transmissions et usages familiaux. Il s'agit donc de partir des réseaux sociaux pour dire les échanges et les contacts, les dominations et les achoppements linguistiques. Le lien entre processus d'urbanisation et changement linguistique apparaît alors clairement que ce soit dans une tendance à l'unification et à l'intégration (Calvet, L.J., 1994) des langues vernaculaires ou alors dans une force de création et d'évolution vers de nouveaux parlers (Manessy, G., 1992). Les terrains de prédilection de ces changements, ces ajustements à l'œuvre sont les marchés, les échanges spontanés... en milieu urbain réel et ouvert, loin des situations d'interview ou dans des rapports institutionnalisés. Ce genre d'études est rare et souvent exemplaire. Il demande un investissement en temps et en personnes conséquent. On peut citer l'étude de Caroline Julliard, à juste titre intitulée *Sociolinguistique urbaine* (1995), qui se fixe pour objectif de *décrire un multilinguisme urbain en action, tel qu'il s'actualise quotidiennement dans un éventail de rencontres en ville* (p. 20). Le rôle de la ville est alors central, primordial pour analyser les langues, *c'est un principe d'inter-relation des phénomènes, tant linguistiques que sociaux, qui m'a guidé tout au long de cette recherche*. La ville est prise dans ses tensions, ses changements, ses mouvements quotidiens, ses regroupements pour dire les langues et leurs relations les unes aux autres. La ville est étudiée dans ses processus sociaux, *c'est la tension et l'harmonisation entre les microcosmes constitutifs de la ville, à différentes époques, qui m'intéressent au premier chef* (p. 21). C'est par les rapports sociaux entre les habitants que se dit la ville et que va se dire le "multilinguisme en action", qui passe par les nouvelles valeurs attribuées aux différentes langues en présence, par une modification du répertoire. Finalement, il s'agit de *montrer comment le rapport entre l'individu et son environnement proche ou élargi est à la fois très singulier et très représentatif de tendances collectives* (p. 21).

La mobilité prise en compte se fera par les réseaux, concept largement utilisé par la sociologie urbaine. Il s'agit de mettre en rapport les individus en fonction des liens sociaux qui les relient. Dans la ville, pour catégoriser (pour le besoin de l'analyse) un groupe, pour l'identifier, le critère géographique est souvent moins performant que le critère social. L'étude de Caroline Julliard utilise cette notion (Gal, Gumperz, Milroy) de réseaux de relation, de réseaux sociaux. L'étude marquante à ce jour est sans doute celle de Lesley Milroy (1980). Un réseau se voit défini non de façon figé mais par les relations que chaque individu entretient avec les autres. Ainsi, l'analyse de Milroy de fondement ethnographique, montre que dans la ville de Belfast, les membres de la classe ouvrière ont un réseau de relations beaucoup plus important que celui des classes moyennes et supérieures. Le sociolecte des communautés plus pauvres est donc renforcé, les normes internes plus établies, moins sujettes aux changements. Cette étude s'accompagne d'une description socio-économique et spatiale des quartiers qui rend compte aussi de la circulation des langues. Susan Gal aussi (1979) a largement participé de "ses mouvements" des langues. Elle tente à travers son étude sur les modifications d'usage du hongrois et de l'allemand dans une communauté bilingue en Autriche de montrer que les normes d'usages changent selon les réseaux de locuteurs, selon les changements sociaux. Parler allemand, ce n'était plus se présenter comme paysan, comme le symbolisait le hongrois mais comme ouvrier, avec toute l'idéologie de la modernité qui le portait, industrialisation, argent, développement. Il serait sans doute intéressant de développer les études sur les changements linguistiques en considérant cette notion de réseau. Parce que ce n'est pas seulement prendre la ville – et donc sa force sociale – comme facteur de changement ou de répartition linguistique, mais c'est aussi voir dans quelle mesure les langues elles-mêmes – en tant que produits sociaux – déterminent aussi les catégories, les changements et les positionnements sociaux.

2.3. La ville en interactions

Au-delà encore, il faut penser que la réalité sociale naît et se construit par les discours et dans l'interaction. Le changement en cours est la résultante d'aspects concrets et matériels, économiques et sociaux, et d'actions humaines, donc sociales aussi, qui se mènent, se vivent, se télescopent et qui

se parlent. Ces actions sont donc le produit des discours et des interactions qui modifient, organisent et structurent la réalité et la vie sociale. Les études qui s'appuient sur les réseaux ne peuvent se défaire d'une perspective discursive et interactionnelle. Pour être en lien avec l'autre je dois aussi vivre avec lui, m'adresser à lui, être en contact avec lui, me raconter et le raconter. La question est de savoir, ce que les situations d'interaction ont à dire sur la ville, sur les rapports sociaux en ville et donc sur l'organisation sociale urbaine. On peut souligner certes le travail abondant mené sur les pratiques d'alternance entre les langues, l'importance de la transmission notamment entre les langues issues de l'immigration par exemple et le français (Billiez, J., et Simon, D.L., 1998) mais la plupart de ces recherches sont menées dans un contexte familial ou scolaire et ne rendent pas compte de ses changements en fonction des réseaux sociaux, professionnels, territoriaux. D'un autre côté, les travaux sur les parlers métissés, notamment en banlieue, sont assez rares en France. Si ces études (Melliani, F, 2000, Caubet, D., 2001, 2002) font souvent le lien entre l'utilisation de ces parlers et la valeur identitaire d'une culture *interstitielle* (Calvet, L.J., 1994 : 29), le cœur du travail, au-delà des relevés d'emprunts ou de création langagière, porte sur la langue elle-même, dans ses emboîtements, et notamment à travers l'encastrement morphosyntaxique. Il faudrait aller plus loin. Plus qu'une simple description linguistique, ce genre de travail devrait renseigner, à travers les interactions et les choix faits de l'alternance ou des variétés, sur les processus sociaux à l'œuvre (Heller, M., 1988), sur la catégorisation urbaine, sur la perception de l'autre, sur les assignations identitaires, sur les rapports de forces symboliques. Choisir son et ses codes langagiers rend compte de la place du sujet dans l'interaction et de son identité sociale, marqueur d'identification d'un *nous autres* face à un *eux autres*, favorisée par une forte exclusion sociale. Comment se redessinent les groupes dans la ville, dans un quartier, comment se rejouent les identités ? Il me semble alors nécessaire de saisir les mouvements linguistiques et identitaires par les interactions ; parce que les pratiques langagières marquent les frontières des groupes, dominants et dominés.

Ces prises de parole dans l'interaction permettent d'étudier de façon pertinente les jeux de proximités et de distances qui traversent le monde urbain. C'est en milieu urbain que se nouent, s'amplifient, se démultiplient les interactions de tout ordre, dans des formes éphémères et anonymes. La ville est occasion d'interactions, situations de coprésence, par le voisinage, la demande de services, la proximité, etc. Qu'elle soit souhaitée ou subie, qu'elle induise des sociabilités, des tensions ou des conduites d'évitement, la proximité n'est jamais complètement indifférente. Ainsi, la façon d'être en contact avec l'autre, induit des propriétés sociales, des façons d'être dans la ville, des manières d'agir et de s'approprier l'espace. C'est la façon d'être en interaction qui va aussi qualifier le contexte urbain. De même que la configuration urbaine va contraindre les prises de paroles dans la ville (où peut-on parler, s'arrêter ?), de même la ville est donc à prendre comme espace de socialisation qui se dit par les interactions sociales et langagières. Les diverses interactions vont établir des liens sociaux et produire du social. L'analyse des interactions verbales dans la ville permettraient (reste à définir les conditions concrètes d'enquête...) de faire émerger certains processus sociaux à l'œuvre, et de définir la position des individus, les liens sociaux de proximité instaurés ou pas, les configurations spatiales associées aux pratiques des interactions dans la ville, de la rue aux bâtiments publics par exemple.

Conclusion

Pour définir la sociolinguistique urbaine T. Bulot (2002 : 93) parle de trois niveaux, socio-politique, pour rendre visible un champ de recherche, méthodologique, pour ne pas considérer la ville comme un seul lieu d'enquête et enfin scientifique, celle d'une *urbanisation linguistique*. Je m'accorde tout à fait sur ces différents aspects. Simplement la question scientifique est centrale et elle s'articule, comme j'ai essayé de le montrer, sur deux axes, reliés entre eux, d'où souvent la complexité des analyses à mener. Un qui serait celui des langues, mises en mots ou territorialisées qui diraient la configuration des villes, leurs articulations essentiellement physiques et spatiales, qu'elles soient matérielles ou représentées, sémiotisées. L'autre qui serait celui des langues, comme composantes

sociales, produisant la ville et rendant compte des configurations sociales spécifiquement urbaines. En ce sens, il faut parler comme le fait T. Bulot de *valorisation du facteur diatopique pour la compréhension des faits de cohérence et de cohésion identitaires de la communauté urbaine*. Il s'agit de poser que l'évaluation et l'identification des formes dites et perçues comme spécifiques à un espace urbain donné concourent à le produire, à l'organiser tout autant que les structures sociospatiales (2002 : 93). Mais il me semble qu'il faut aller plus loin, la sociolinguistique urbaine doit certes montrer que le changement linguistique est induit par la ville, que les langues structurent l'espace urbain et rendent compte des configurations sociales. Mais plus encore, si l'on considère les langues comme objet social, il faut montrer en quoi elles rendent compte, à travers les interactions, des processus sociaux urbains en cours. Les langues disent la ville autant que la ville les dit. Il faudrait donc toujours poser dans une perspective méthodologique et dans une visée sociolinguistique et urbaine comment se joue ce double lien. En ce sens, nous serions dans une réelle sociolinguistique urbaine, en phase avec la sociologie urbaine ou la géographie culturelle qui travaillent sans cesse sur ces rapports de changements dans la ville, par la ville et pour la ville. Mais la tâche est immense et pose finalement des questions méthodologiques certaines. Question d'enquête : comment "suivre" les langues, comment saisir les interactions dans la ville par exemple ? Question scientifique, en sachant de quelle sociolinguistique urbaine on se réclame pour chaque projet entrepris et pour ne pas être pris en défaut. Façon de pouvoir "replacer" cette sociolinguistique urbaine, comme aime à le souligner Thierry Bulot, dans les politiques urbaines. À une des consultations de recherche du dernier programme interministériel "Cultures, villes et dynamiques sociales", il n'y avait qu'une sociolinguiste, moi-même. Le programme a été décliné en espaces/lieux et histoire, espaces/lieux et mémoire, espaces/lieux et culture, espaces/lieux et esthétiques urbaines. Sans dire que les langues étaient absentes, je voudrais insister sur le fait que la sociologie urbaine sait très bien maintenant montrer comme la ville est faite de ceux qui vivent, professionnels ou habitants, par leurs récits, leur production sociale, leur mobilité, leurs modes de création. À nous aussi de savoir nous rendre visibles, en défendant notre ancrage et notre spécificité scientifiques.

Bibliographie

- Augoyard, J.-F., 1979, *Pas à pas, essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Le Seuil, Paris.
- Augoyard, J.-F., 2000, "L'action artistique dans l'espace urbain", in Métral, J. (dir.), *Cultures en ville ou de l'art du citoyen*, L'aube Editions, p.17-31.
- Barberis, J.-M., 1987, "Deixis spatiale et interaction verbale", *Cahiers de praxématique*, n°9, p. 25-39,
- Billiez, J., et Simon, D.L., 1998, *Alternance des langues : enjeux socio-culturels et identitaires*, Revue de linguistique et de didactique des langues, Université Stendhal, Grenoble, Lidil, numéro 18
- Bulot, T., 1997, "Représentations du "parler banlieue" à Rouen", dans *Touche pas à langue ! Les langages des banlieues*, Actes du colloque d'Aix ?? Cahiers de la recherche et du développement, Skholê, Aix en Provence, p. 123-135
- Bulot, T., 2002, "La double articulation de la spatialité urbaine : "espaces urbanisés" et "lieux de ville" en sociolinguistique", in Bulot, T. et Beauvois, C. (sous la dir.), *La sociolinguistique urbaine : une sociolinguistique de crise ? Premières considérations*, Revue électronique, *Marges Linguistiques*, numéro 3, mai 2002, p.91-105
- Calvet, L.J., 1999, "Aux origines de la sociolinguistique, la conférence de la sociolinguistique de l'UCLA", *Langage et Société*, numéro 88, juin 1999
- Calvet, L.J., 2000, "Du passé au futur : quel avenir pour la (socio)linguistique française ?", *Le futur de la sociolinguistique*, *Sociolinguistica*, numéro 14, p. 78-82

- Calvet, L.J., 2002, “ La sociolinguistique et la ville. Hasard ou nécessité ? ”, Bulot, T. et Beauvois, C. (sous la dir.), *La sociolinguistique urbaine : une sociolinguistique de crise ? Premières considérations*, Revue électronique, Marges Linguistiques, numéro 3, mai 2002, p. 46-53
- Chambers, J., 1994, *Sociolinguistic Theory*, Oxford, Blackwell
- Coutinot, A., et Leprette V. (dir.), 1998, *La ville*, Ministères de l'Équipement, des Affaires Étrangères, de la Culture et de la Communication.
- De Certeau, M., 1980/1990, *L'invention du quotidien, Arts de faire*, Gallimard, Folio, Essais
- Gadet, F., 2000, “ Vers une sociolinguistique des locuteurs ”, *Le futur de la sociolinguistique européenne, Sociolinguistica*, numéro 14, p99-103.
- Gal, S., 1979, *Language Shift, Social Determinants of Linguistic Change in Bilingual Austria*, New York, Academic Press
- Gasquet-Cyrus, 2001, “ Etude sociolinguistique d'un quartier : le provençal (occitan) à la Plaine (Marseille) ”, dans Bulot, T., Bauvois, C., Blanchet P. (sous la dir.), 2001, *Sociolinguistique urbaine. Variations linguistiques : images urbaines et sociales*, Cahiers de Sociolinguistique n°6, Presses Universitaires de Rennes
- Gasquet-Cyrus, M., 2002, “ Sociolinguistique urbaine ou urbanisation de la sociolinguistique ? ”, in Bulot, T. et Beauvois, C. (sous la dir.), *La sociolinguistique urbaine : une sociolinguistique de crise ? Premières considérations*, Revue électronique, Marges Linguistiques, numéro 3, mai 2002, p54-67.
- Grafmeyer, Y., 1995, *La sociologie urbaine*, Nathan Université, Sociologie 128, Paris
- Heller, M., (sous la dir.). 1988, *Codeswitching. Anthropological and Sociolinguistic Perspectives*, Berlin, Mouton de Gruyter
- Heller, M., 2002, *Éléments d'une sociolinguistique critique*, Paris, Didier.
- Izzo, J.-C., 1998, “ Petit guide irraisonné de Marseille ”, in Coutinot, A., et Leprette V. (dir.), 1998, *La ville*, Ministères de l'Équipement, des Affaires Étrangères, de la Culture et de la Communication, p. 41-45
- Julliard, C., 1995, *Sociolinguistique urbaine, La vie des langues à Ziguinchor (Sénégal)*, CNRS Editions
- Klein, W., 1994, “ La deixis spatiale dans les indications d'itinéraire ”, in Barberis, J.-M. (dir.) *La ville, arts de faire, manières de dire*, Langue et praxis, Université Paul Valéry, Montpellier III, pp. 45-70.
- Lamizet, B., 2002, “ Qu'est-ce qu'un lieu de ville ? ”, Bulot, T. et Beauvois, C. (sous la dir.), *La sociolinguistique urbaine : une sociolinguistique de crise ? Premières considérations*, Revue électronique, Marges Linguistiques, numéro 3, mai 2002, pp. 179-200.
- Manessy, G., 1992, “ Modes de structuration des parlers urbains ”, dans Gouaini, E. et Thiam, N. (sous la dir.), *Des langues et des villes, Actes du colloque international de Dakar du 15-17 décembre 1990*, Paris, Agence de la coopération culturelle et technique, Didier Erudition
- Melliani, F., 2000, *La langue du quartier. Appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, L'Harmattan
- Mesthrie, R. (sous la dir.), 2001, *Concise Encyclopedia of Sociolinguistics*, Amsterdam
- Moïse, C., 2002, “ Pour quelle sociolinguistique urbaine ”, Pratiques langagières urbaines, enjeux identitaires, enjeux cognitifs, Ville-Ecole-Intégration, *Enjeux*, numéro 130, septembre 2002
- Mondada, L., 2000, *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Anthropos
- Pooley, T., 2001, “ Contact linguistique, contact humain et changements linguistiques dans le français de la région lilloise : les conséquences de l'immigration ”, dans Bulot, T., Bauvois, C., Blanchet P. (sous la dir.), 2001, *Sociolinguistique urbaine. Variations linguistiques : images urbaines et sociales*, Cahiers de Sociolinguistique n°6, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, p.
- Saint-Pierre, C., 2000, “ L'identification d'une ville : “ la ville verte et bleue ” ou comment une idée fait son chemin, in Métral, J. (dir.), *Cultures en ville ou de l'art du citadin*, L'aube Editions, p.33-50

Trimaille, C., 2002, “ Variations dans les pratiques langagières d’enfants et d’adolescents dans le cadre d’activités promues par un centre socioculturel et ailleurs ”, *Cahiers du français contemporain*, numéro 8. A paraître.

Williams, G., 1992, *Sociolinguistics. A sociological Critique*, London, Routledge